

DIOCÈSE DE QUIMPER ET DE LÉON



HUITIÈME PÈLERINAGE

A

N.-D. DE LOURDES

(14-20 Septembre 1884)



Diocèse de
Quimper & Léon

Document numérisé en 2015

QUIMPER

TYPOGRAPHIE ARSÈNE DE KERANGAL

IMPRIMEUR DE L'ÉVÊCHÉ

DIOCÈSE DE QUIMPER ET DE LÉON

HUITIÈME PÈLERINAGE

A

NOTRE-DAME DE LOURDES

Un grand et saint évêque faisait à la Grotte, il y a quinze jours, les adieux à Marie au nom de ses pèlerins ; il disait : « Nous reviendrons ! C'est le cri de toutes les « âmes : oui, oui, nous reviendrons, je vous le promets ! « Dix-huit fois, ô Marie, vous êtes apparue sur les roches « de Massabielle : notre fidélité sera l'émule de votre ten- « dresse : dix-huit fois nous accourrons à votre appel, à « votre image, à votre cœur. La série des apparitions épu- « sée, nous recommencerons. » Et les Vendéens, qui en sont à leur quatorzième pèlerinage, tiendront aisément leur promesse. Quant à nous, Bretons, il semble que nous soyons liés par les mêmes serments : chaque année la première annonce du pèlerinage réjouit les cœurs, provoque des adhésions de plus en plus nombreuses, et fait naître d'amers regrets chez ceux qui ne peuvent nous suivre à Lourdes. Le pèlerinage annuel est entré dans nos usages ; s'il était supprimé, on sent qu'il manquerait quelque chose, la piété publique ne serait point satisfaite.

Que de choses charmantes la discrétion nous oblige à taire ! A combien de sacrifices on se résout pendant une

année entière pour être à même de faire face aux dépenses d'un déplacement de huit jours ! Ici, de pauvres ouvrières économisent sou par sou et se privent de tout pour réaliser le plus cher de leurs vœux : honneur à elles ! Marie les bénira ! Là, des domestiques, aux gages peu élevés, prient leur maîtresse de les leur conserver jusqu'au moment où elles demanderont leur billet et feront leurs petits préparatifs de départ. Sacrifices ignorés, privations répétées, vous trouverez votre récompense même dès ce monde. Les cœurs de ces humbles servantes débordent de bonheur à Lourdes, on sent que plus ils sont allés à la peine, plus ils sont à la joie.

Cette année, seize cent vingt-cinq pèlerins s'étaient inscrits de bonne heure ; les petits ennuis des années précédentes ont pu être évités, et le classement a été ainsi rendu plus facile. Deux améliorations notables ont été apportées par le Comité, dont la seule préoccupation est d'être agréable à tout le monde. Les années précédentes les pèlerins étaient partagés entre deux seuls trains, ce qui obligeait les organisateurs à compléter tous les compartiments, sans même laisser la moindre place aux petits bagages qu'il faut emporter avec soi : cette fois au contraire les choses ont été disposées de telle sorte que les compartiments au complet étaient rares, et encore ne l'étaient-ils, presque toujours, que parce qu'on les avait ainsi voulus. De même, les départs de Landerneau s'effectuaient invariablement le lundi de très-grand matin, mais cette dernière nuit d'attente était bien fatigante ; à différentes reprises déjà on avait témoigné le désir de partir dès le dimanche soir. Le Comité a eu la joie de donner aux pèlerins cette légitime satisfaction : à dix heures du soir, le premier train quittait Landerneau sous la direction de M. de Penfentenyo, curé-archiprêtre de Saint-Corentin, et de M. Arhan, curé de Saint-Martin de Brest. Ce train, le

moins chargé des trois, ne devait prendre personne en route ; 25 minutes après, le second train partait presque à vide pour recueillir à toutes les stations jusqu'à Quéménéven inclusivement les pèlerins de Cornouailles. M. l'abbé Bizien, secrétaire du Comité et vicaire à Saint-Corentin, en avait pris la direction avec M. l'abbé Lequerré, aumônier du refuge de Brest.

Les deux trains arrivèrent à Quimper à l'heure marquée : un moment les personnes présentes au passage du premier furent en proie aux angoisses les plus poignantes ; un prêtre, descendu un peu précipitamment et avant l'arrêt complet du convoi, tomba entre une colonne et les wagons ; plusieurs marche-pieds lui passèrent sur le corps, quand on le releva, on crut qu'il avait les jambes coupées par les roues, Dieu soit loué ! il n'en était rien. Marie aime et protège ses enfants ! Ce fut, croyons-nous, le seul incident, qui aurait pu devenir un grand malheur, et nous attrister pour longtemps : encore une fois, bénie soit Marie !



À 5 heures 1/2 à notre tour nous montons en voiture, le train de Quimper s'ébranle ; on prie, on se recommande à la Sainte-Vierge, et les chants commencent en son honneur. Les trois trains nous débarquent à Lourdes, le mardi matin, après un voyage de plus trente heures : la fatigue et les misères d'un aussi long trajet sont bientôt oubliées, on répète trois fois *Regina sine labe originali concepta*, tous répondent, c'est comme une prise de possession de la capitale de l'Immaculée-Conception. Lourdes est à nous, Lourdes est à ceux qui goûtent et comprennent les merveilles qui s'y accomplissent ; Lourdes appartient surtout aux petits, aux faibles, aux malades, à tous ceux qui souffrent, gémissent et n'ont d'espoir pour leurs douleurs physiques ou morales que dans la Vierge de toute bonté.

Les pèlerins du premier train, arrivés dès 7 heures, eurent la joie, pour la plupart, de faire la sainte communion, pendant que les prêtres qui les avaient accompagnés célébraient les saints mystères : c'étaient les plus favorisés ; volontiers nous eussions envié leur bonheur.



La première réunion générale avait été fixée à 3 heures pour donner aux pèlerins de Quimper le temps d'arriver et de s'installer un peu : on devait partir en procession de l'église paroissiale pour se rendre à la Grotte et de là à la Basilique. Le cortège se forme : en tête les personnes qui chantent en français, puis les bretonnes, enfin les hommes et le clergé ; la procession est présidée par M. l'abbé Troussel, curé de Pont-l'Abbé. Il n'est pas possible de rendre ce qu'on éprouve dans cette première procession, où chacun ressent si vivement la même impression. On chante ; les plus exercés entraînent ceux qui le sont moins, bientôt les voix s'harmonisent comme les cœurs. On est pressé d'arriver à la Grotte, les longues files de pèlerins deux par deux traversent la ville, descendent la voie rapide qui conduit au pont du Gave, et arrivent enfin à l'esplanade de la Grotte. Quel tableau ! on se masse devant elle, mais au milieu on laisse une place libre pour les malades ; chacun a les yeux sur cette belle statue de la Vierge placée dans le rocher, à l'endroit même où Marie Immaculée posa le pied et se nomma.

Ceux-là seuls qui ont vu cette Grotte sacrée, et collé leurs lèvres frémissantes sur ses parois pourront dire ce qu'ils ont éprouvé. Nous revenons chaque année conduire des pèlerins, la plupart y viennent pour la première fois, jamais nous n'en avons trouvé un seul qui ne fût comme saisi d'admiration, d'amour et d'enthousiasme : tous avouent que leur attente est dépassée et que leur âme sur-

abonde d'une joie et d'une espérance toutes célestes qu'ils ne connaissent pas. Marie n'y est plus, et cependant qui donc n'a pas senti comme sa *présence réelle* ? On la voit, on la sent, on lui parle, elle vous enveloppe dans son regard d'amour, elle vous attire à elle, et vous dépose plus près de Dieu, en mère bonne, aimable, attentionnée.

Cependant les bannières ont passé devant la Grotte, et chacune d'elles s'est inclinée devant l'image de Marie, salut gracieux, délicate attention, témoignage de respect offerts à la Vierge Immaculée. En première ligne, nous voyons la bannière de Saint-Corentin, premier patron du diocèse et fondateur de l'église de Quimper ; puis, vient celle de Saint-Martin de Brest, toute neuve et toute belle ; on voulait, en la portant à Lourdes, lui donner comme un prix encore plus beau et une sorte de consécration plus spéciale, si c'est possible. Derrière elle, quatre jeunes filles de Brest portaient une Vierge de Lourdes debout sur un délicieux coussin de satin blanc entouré d'une ravissante couronne de roses : de chaque côté pendaient de belles draperies rehaussées de broderies d'or : l'effet en était charmant. Chaque année, Brest tient à honneur de porter quelque chose à Lourdes, mais cette fois, nous le disons avec tous ceux qui ont vu ce petit chef-d'œuvre de bon goût, on s'est surpassé.

Les bannières, nombreuses et belles, vont se ranger dans le fond pour faire face à la Grotte : la procession s'arrête, les chants cessent, chacun sent le besoin d'entendre exprimer tout haut ses propres sentiments.

M. le curé de Saint-Martin de Brest, directeur spirituel du pèlerinage, comprend et partage les sentiments de nos cœurs : il monte en chaire et, dans une courte improvisation en breton, il salue la Vierge Immaculée, lui dit en notre nom, pourquoi nous sommes venus, et la prie dès ce moment de nous bénir.

Bientôt le cortège se reforme, chacun reprend sa place, les chants recommencent, on monte à la Basilique non par les lacets, mais par la grande voie ordinaire. Nous sommes dans cette splendide chapelle, tapissée d'*ex-voto*, recouverte de bannières précieuses, et enrichie de tout ce que le génie au service de l'amour et de la reconnaissance a produit de plus beau. Que de souvenirs se pressent dans nos âmes, que de sentiments, que d'émotions profondes feraient éclater nos cœurs si, par respect pour nos voisins, nous n'arrêtons pas ces élans que nous contenons mal !

M. le curé de Pont-l'Abbé donne la bénédiction du Très-Saint Sacrement, et avant de renvoyer les pèlerins, M. Arhan répète en français les avis d'usage, et dit quelques mots bien sentis.

On se disperse, il est temps d'aller prendre le repas du soir et un repos bien mérité. En descendant la rampe de la Basilique nous voyons un groupe considérable se former, on entend des acclamations de joie, que s'est-il passé ? Nous nous approchons à notre tour : au milieu des pèlerins une jeune femme marchait seule, sans appui ; ses traits tirés, sa figure amaigrie, ses yeux brillants et profonds disaient assez qu'elle avait beaucoup souffert : volontiers on l'eût prise pour la statue de la douleur vivante. Voici les détails qui nous ont été communiqués à son endroit.

« Plouguerneau, 27 septembre 1884.

« A une petite distance du bourg de Plouguerneau, habite une famille nommée Roudaut. Très ancienne dans le pays, elle jouit de l'estime générale et de la reconnaissance des pauvres. Tous ses membres sont très religieux, ce sont de fiers chrétiens qui proclament bien haut la foi de nos pères. Au sein de cette famille languissait depuis plusieurs années une femme malade : malgré sa constitution faible, elle passa sans souffrances les premières années

de sa vie. Les études et la vie sédentaire du noviciat eurent bientôt raison de sa santé délicate. Elle dut quitter la maison-mère des religieuses du Saint-Esprit, à Saint-Brieuc, et rentrer dans ses foyers, désolée de ne pouvoir se consacrer à Marie, mais bien résignée et toujours soumise à la main qui l'éprouvait. Alors commença pour elle un long martyre. Au bout de dix années de souffrances, l'estomac refusa toute nourriture à la suite de deux tumeurs très prononcées qui s'y formèrent des deux côtés ; une croûte épaisse et noirâtre lui couvrait les lèvres. Depuis ce moment, elle fut clouée sur son lit de douleurs, où durant onze mois consécutifs elle souffrit et pria. Elle était admirable et édifiante au milieu de ses épreuves. Sa figure toujours douce et souriante montrait sa piété angélique, et sa parfaite résignation : jamais une plainte n'est sortie de sa bouche, seuls les mouvements convulsifs de ses lèvres trahissaient ses douleurs. A l'entendre parler, on l'eût prise pour la plus coupable des créatures : « Dieu, disait-elle, ne me frappe pas encore comme je le mérite. » On admirait son humilité, et communément en parlant d'elle on disait : « la sainte. »

« Son état empira, et bientôt la science, à bout de ressources, se déclara impuissante. La pensée de Lourdes vint alors à notre malade. Les secours humains sont inefficaces, se disait-elle, mais la Vierge de Lourdes saura me guérir. Parfois elle se reprochait ce désir instinctif de revenir à la santé : « Pourquoi soupirer après ma guérison ? la volonté de Dieu n'est-elle pas que je souffre et même que je meure du mal dont je suis atteinte depuis si longtemps ? » Néanmoins, la pensée de Lourdes revenait plus forte que jamais ; elle dut céder, son départ fut résolu.

« A cette nouvelle, toute la paroisse fut frappée d'étonnement, quelques-uns l'approuvèrent, plusieurs voulurent la dissuader, tous disaient : si seulement elle voit Lourdes,

ce sera un miracle ! Un homme, grand esprit fort, la vit partir, couchée dans un lit, et entourée de tous les soins possibles ; elle était pâle comme la mort, mais toujours souriante. « Les barbares ! les inhumains, s'écria-t-il, en voyer une si bonne fille mourir si loin de son pays ! »

« Elle arrive à Lourdes plus épuisée que jamais ; aussitôt elle demande à être descendue dans la piscine. On est touché de son état, sa demande est accordée. Les pèlerins de Plouguerneau l'accompagnent jusqu'à la porte : là ils prient avec ferveur. Quelques minutes après les infirmières leur annoncent que la malade éprouvait un mieux sensible. Une seconde fois elle est plongée dans l'eau, et nos prières montent au ciel plus ardentes que jamais. Nous étions exaucés. Après avoir souffert des tourments inouïs, elle sort de la piscine, alerte et vive comme aux plus beaux jours de sa vie. La croûte de ses lèvres est tombée dans l'eau miraculeuse, les tumeurs ont à peu-près disparu et avec elles les souffrances.

« Il lui restait à remercier la Sainte-Vierge. Elle court à la Grotte, et agenouillée aux pieds de Celle qui venait de lui rendre la santé, elle prie longtemps entourée des pèlerins de sa paroisse. Son action de grâces terminée, elle se lève pour suivre la procession de la Grotte à la Basilique, où elle assiste à la bénédiction du Très-Saint Sacrement, dernier exercice du jour même de l'arrivée ; puis sans ressentir la moindre fatigue, elle prend la route de l'hospice, mange et dort comme tout le monde, ce qu'elle n'avait pas fait depuis longtemps.

« La nouvelle de cette guérison ne tarda pas à être connue à Plouguerneau. La plupart y ajoutèrent foi, quelques-uns doutaient encore, en particulier l'esprit fort dont nous parlons plus haut. Le doute devint impossible devant l'évidence. On la savait depuis longtemps incapable de *faire un pas*, et quand au retour, aux yeux de tout le monde

elle sauta de la voiture sur la place de Plouguerneau, on resta stupéfait. L'émotion gagna les cœurs, les larmes coulèrent abondantes et douces, la population en foule se pressait sur son passage ; pour rendre témoignage à l'intervention divine, elle se découvrait avec respect devant la privilégiée de la Sainte-Vierge : Miracle ! criait-on, miracle ! et tous voulaient voir et toucher la miraculée. Notre incrédule veut aussi la voir, il lui serre la main, et atterré par l'évidence du miracle, il dit ces seuls mots : *je crois !*

« La conviction est dans tous les esprits, comment en serait-il autrement ? Dimanche dernier on l'a vue porter la Vierge de Lourdes au milieu de ses compagnes à la procession de Saint-Michel. Le parcours était de 5 à 6 kilomètres, par une route escarpée et sablonneuse ; *peu lui importe, elle est guérie*, elle tient à le proclamer aux yeux de toute une population rassemblée pour la voir. Pendant plus de onze mois, les jambes lui refusaient le moindre service, depuis sa guérison, la marche ne la fatigue pas plus qu'une personne ordinaire et bien portante de son âge, elle a 33 ans.

« Honneur, gloire, reconnaissance éternelle au Salut des infirmes, à l'Immaculée de Lourdes !

« MENGUY,

« *Vicaire à Plouguerneau.* »



La procession aux flambeaux était annoncée pour le soir ; les Belges, les pèlerins de Milhau et ceux de Bordeaux, arrivés avant nous, avaient été convoqués : les Bretons seuls étaient invités à n'y point prendre part à cause des fatigues du voyage. Mais comment, à Lourdes, s'arrêter dans les élans de sa foi et de son amour ? Chacun oublie qu'il a besoin de repos pour ne penser qu'à la joie de se réunir et de chanter les gloires de Marie. En tête, sont les Belges ; on les reconnaît à leurs insignes aux couleurs nationales, avec une croix noire au milieu. Ah ! chère nation,

vous êtes petite par l'extension, mais que vous êtes grande par le cœur, le dévouement et l'amour que vous portez à la patrie et à l'Église !

En vain ils ont voulu, — les mauvais, — asservir les catholiques et les priver de la plus précieuse des libertés, la liberté d'élever leurs enfants ; les bons se sont levés et n'ont reculé devant rien pour briser leur fers : sous la conduite de leurs évêques, ils se sont résolus aux derniers sacrifices, et, unis, tous, dans une même pensée de foi ils ont fait prévaloir leurs droits : un ministère impie a été renversé, les écoles libres ont été reconnues, les négociations avec le Souverain-Pontife reprises et assurées d'un plein succès. La révolution dans le sens du bien a été complète, et il n'a pas dépendu des bons qu'elle ne fût, — à l'encontre des autres, — pacifique jusqu'au bout et nullement sanginaire. Si des désordres ont eu lieu, c'est le fait des faux libéraux qui sont descendus dans la rue armés, et se sont servis de leurs armes contre les catholiques par trop démunis et confiants, et le sang de ces derniers, surpris, dispersés et écrasés, a coulé !

Dans son retour au bien, à la vraie liberté et aux nobles traditions de son passé, la Belgique donne aux nations catholiques de l'Europe un grand exemple : puissent-elles le comprendre et le suivre !

Nous étions fiers de marcher après les Belges, et à côté des énergiques chrétiens de Milhau, de la Réole et de Bazas. Pour accomplir leur pèlerinage, les pèlerins de Milhau avaient eu à subir tous les ennuis et toutes les contrariétés possibles. A côté d'eux, dans le même département, plusieurs départs nombreux avaient été retardés, ajournés sans motifs sérieux, décommandés enfin ; on pouvait croire que de l'Aveyron, si fidèle cependant à ses visites annuelles au sanctuaire de Lourdes, personne ne viendrait cette année ; mais Milhau a la bonne fortune d'avoir pour curé un

homme que rien n'arrête : doué d'un esprit plein de ressources, et tenace dans ses résolutions, il sut si bien conduire son affaire et manœuvrer au milieu des obstacles de tous genres, qu'il réussit là où d'autres avaient échoué.

Les Bretons chantaient, les uns en français, les autres en breton, les beaux cantiques du manuel à côté de leurs frères de la Belgique, de l'Aveyron et de la Gironde, quand, soudain, un éclair illumine le sommet des montagnes, le roulement du tonnerre d'abord éloigné, puis plus rapproché, annonce un épouvantable orage. La journée avait été chaude ; dans les wagons et plus tard à la procession on respirait péniblement un air chargé d'électricité, chacun prévoyait et attendait un changement de temps. Il vint, mais effrayant pour ceux qui n'avaient jamais assisté à ces bouleversements de la nature dans les Pyrénées : la nuit fut horrible ; les éclairs se succédaient parfois de minute en minute, et les détonations du tonnerre centuplées par les échos des montagnes qui les répercutaient et se les renvoyaient, auraient glacé de terreur des étrangers qui n'eussent point mis toute leur confiance en Marie et ne se fussent point reposés entièrement sur elle, comme des enfants sur le sein de leur mère. La pluie tombait à torrents ; et toute la nuit ce fut un vrai déluge : plus d'un pèlerin se coucha consterné, en pensant que le lendemain, comme presque tous les ans, il lui faudrait se résigner à subir un temps détestable et patauger dans la boue.

Au début de l'orage, les longues files de la procession s'étaient débandées : beaucoup cherchèrent un refuge là où ils étaient descendus, mais un grand nombre tinrent bon et se retirèrent en ordre parfait dans la vaste salle de l'abri : avec eux se trouvait l'intrépide curé de Milhau ; il prend la parole et demande que chaque groupe chante à son tour ses plus beaux cantiques : les Belges d'abord, les Bretons ensuite, et enfin les Aveyronnais. C'était vraiment

un curieux spectacle : au dehors le déluge avec toutes ses horreurs, au dedans la paix, le calme, la charité et la joie : n'était-ce point une image du monde ? Nous entendons, nous catholiques, les effrayantes menaces, les cris de haine poussés contre nous ; la marée montante et victorieuse du vice, de plus en plus superbe, nous entoure, l'avenir est sombre comme la nuit la plus noire ; l'horizon n'est sillonné que par des lueurs qui montrent toute l'horreur de la situation. — Grand Dieu, sommes-nous donc destinés à périr ! Nous regardons autour de nous, nous sommes à l'abri dans le cœur de Dieu, dans le cœur de Marie, dans la barque de Pierre ; et, plus nous pénétrons profondément dans ces abris sacrés et au milieu de la barque agitée, moins nous sommes atteints par la vague qui mugit, comme ces pèlerins de l'abri pendant cette nuit effrayante étaient moins exposés au froid, à la pluie et à la foudre, à mesure qu'ils pénétraient plus profondément dans cette vaste salle. Les cantiques terminés, M. le curé de Milhau, monté sur un simple banc, reprend la parole, excite son auditoire à la confiance et demande des prières pour différentes intentions.

On n'était pas dans une église, la cérémonie avait un tel caractère de famille qu'un prêtre breton se laisse aller à la générosité de son zèle et réclame les prières de ses frères en faveur des francs-maçons. Il avait raison ; c'est là le grand mal de nos jours : le Souverain-Pontife, dans une encyclique que personne ne doit oublier, a démasqué les menées secrètes de ces malheureux attelés pour jamais au dur labeur de renverser nos croyances, de perdre l'esprit et le cœur des enfants, et de baver sur tout ce qui est beau, pur et saint. Leur force est immense, leur nombre incalculable : ils sont partout, se soutenant et s'épaulant toujours ; nous les voyons actifs, dévoués, prompts à obéir : chacun doit apporter à l'œuvre commune, mal connue des

moins avancés et des plus timides, ce qu'il a d'énergie, de capacités, d'influence. Ah ! les malheureux, dans cet infernal engrenage ils ont mis le petit doigt, et le corps entier a passé. Mais aussi, à eux les honneurs, à eux les places, à eux les succès les plus étonnants et les moins justifiés. C'est contre ces sectaires habiles et puissants, contre ces hommes qui ne perdent jamais de vue leur but, et qui trouvent parfaits tous les moyens qui le leur font atteindre, c'est contre ces malheureux, dont le retour est si difficile, qu'est faite la lettre du Saint-Père, ou plutôt, nous nous trompons, c'est en leur faveur ; le Pape veut les arracher aux abîmes éternels sur les bords desquels ici-bas ils se jouent de Dieu, le blasphémant et le poursuivant de leur haine : il veut, par un appel touchant, les ramener au bercail, et leur ouvre les trésors des divines miséricordes : il veut aussi, par l'horreur qu'inspirent leur menées sacrilèges mises au grand jour, arrêter les imprudents et les naïfs, et les empêcher d'accepter jamais des chaînes rivées pour toujours.



Le mercredi matin, plus d'un pèlerin en se levant ouvre précipitamment sa croisée pour s'assurer du temps : le bruit du Gave faisait croire à la continuation de ces pluies diluviennes de la veille. — Il n'en est rien. — L'atmosphère, purifiée, est plus respirable, les étoiles brillent encore de cette lumière pâle qui annonce le lever du soleil, on prévoit une belle journée : dans notre pensée c'est toujours autant.

Nous descendons à la Grotte ; en route nous rencontrons des groupes de pèlerins, levés à la première heure, qui s'en retournaient désolés ; dans la nuit, le Gave, gonflé par ces fortes pluies et la fonte des neiges, avait débordé, l'esplanade était recouverte par une large et profonde

nappe d'eau amenée par les canaux, et la Grotte elle-même était inabordable. Combien de temps allait durer cette véritable inondation ? le Gave était effrayant, les eaux avaient crû jusqu'au sommet du parapet en pierre sur lequel s'asseoient ordinairement les pèlerins : si une fissure se produisait, la vallée tout entière allait être submergée : la force du courant était extrême ; on racontait qu'à Cauterets quatre maisons avaient été emportées par le torrent grossi, et qu'un homme avait péri. Les ouvriers qui travaillent à la future église du Rosaire avaient établi sur le Gave un pont solide destiné à faire passer de l'autre côté les attraits et les pierres qu'ils retiraient de la montagne : ce pont était formé de pièces de bois énormes ; sous nos yeux, ces arbres si gros, reliés entre eux par des armatures en fer, étaient secoués un moment comme de simples brochons, tournoyaient un peu sur eux-mêmes, et étaient saisis et emportés au loin avec une vitesse effrayante par ces trombes auxquelles rien ne résiste.

On décide que la messe sera dite à la chapelle de l'abri : C'était une épreuve, mais ce fut la dernière : les pèlerins remplissent bientôt cette vaste salle transformée en chapelle ; chants, prières et communions se font avec tout le recueillement et la ferveur possibles dans une cérémonie improvisée. Les deux messes furent dites par Messieurs Arhan et Bizien.



A 10 heures et demie, commence à la basilique la grand-messe, chantée par M. l'abbé Le Gall, recteur d'Ergué-Armel. Quelle belle et touchante cérémonie qu'une grand-messe, quand on en comprend bien toute la majesté et tout l'éclat ! Mais à Lourdes, si loin de son pays et si près du ciel, on en saisit mieux les grandes beautés et les sublimes enseignements. A l'Evangile, M. l'abbé Lazou, curé

de Lambézellec, voulut bien, malgré ses anciennes et trop nombreuses fatigues, commenter pendant quelques instants l'*Ave Maria*. L'*Ave Maria* est le thème obligé d'une bonne instruction à Lourdes : tout s'y trouve, et l'orateur en laissant parler son cœur remua profondément les cœurs de nos chers Bretons.

A la fin de la messe une douce surprise nous était réservée : M. le Directeur du pèlerinage, en apprenant la présence de l'Evêque de Tarbes, avait eu la bonne pensée de supplier Sa Grandeur de bénir nos pèlerins, en leur apportant avec ses bénédictions paternelles la grande bénédiction apostolique que le Pape Léon XIII leur envoyait par le télégraphe. Monseigneur Blinières, extrêmement bon, daigne accueillir favorablement la prière qui lui est adressée, et peu après la communion, nous le voyons entrer dans la basilique en soutane violette et en habit de chœur.

Au moment de la bénédiction, l'Evêque de Tarbes s'approche de la balustrade et d'une voix forte et des plus sympathiques, nous adresse, avec des félicitations et des encouragements à rester dignes de nos pères, d'utiles et sages leçons, comme nos Evêques savent toujours les donner. Puis, cette courte allocution terminée, Monseigneur monte à l'autel, et lit la formule de la Bénédiction apostolique, tous les fronts s'inclinent, et les cœurs prient.

Après la messe, nous reconduisons Monseigneur à la maison des Pères, et Sa Grandeur admire, en les voyant passer, nos costumes variés et pittoresques.



Les vêpres avaient été fixées pour 3 heures, mais les autres pèlerinages réclamant aussi leur tour, on dut les supprimer ; M. l'abbé Lequerré monte en chaire, et en français donne une des plus gracieuses instructions que

l'on puisse faire sur ce beau texte toujours fécond et jamais épuisé : *Ave Maria, gratia plena.*

Rapprochant, avec un choix heureux d'expressions et de figures charmantes, l'*Ave Maria* dit pour la première fois par l'ange à Nazareth, des *Ave Maria*, répétés et répétés encore par des millions de pèlerins à Lourdes, l'orateur montre que le premier était une affirmation toute divine et céleste, et que les autres sont des preuves et des confirmations palpables, indéniables de la vérité du premier. Marie est-elle pleine de grâces ? Mais son cœur déborderait si Dieu ne l'avait fait comme un réservoir qui ne perd rien ; en elle les grâces, les dons, les privilèges uniques sont multipliés, surajoutés les uns aux autres, entassés dirons-nous, tant ils s'y pressent nombreux, magnifiques, dignes de Dieu qui les donne et de Marie qui les reçoit. Voilà Nazareth ; mais Lourdes !

Lourdes, c'est encore Marie pleine de grâces ; ce n'est plus le réservoir qui détient les eaux bénies, vivifiantes, miraculeuses, c'est le réservoir qui donne sans cesse et ne s'appauvrit jamais. Regardez ces murailles, lisez ces inscriptions, comptez ces témoignages d'éternelle reconnaissance, et dites si Marie n'est pas pleine de grâces ! Pourquoi êtes-vous venus ici, dans quel but avez-vous entraîné avec vous ces malheureux qui souffrent, et dont les fatigues du voyage peuvent redoubler les douleurs ? Quelles promesses avez-vous faites à ceux que vous avez laissés après vous ? Un mot explique tout : Marie est pleine de grâces, vous êtes venus demander pour vous une de ces faveurs à laquelle vous attachez un si grand prix que vous avez cru ne pouvoir l'obtenir qu'ici. Vos malades, mais ils attendent leur guérison ou cette patience chrétienne qui rendra la paix à leur cœur, et donnera à leurs souffrances le mérite de la résignation, après avoir eu la conscience d'avoir essayé le grand moyen, le seul qui leur soit resté, venir ici. Vos

chers absents, mais vous les représentez ici, ils comptent sur vos prières, ils en attendent de merveilleux secours, pourquoi ? parce qu'ici plus que partout ailleurs, Marie est pleine de grâces.

La bénédiction du Saint-Sacrement fut donnée par M. Drogou, recteur de Clohars-Carnoët, et on sortit de la basilique pour se mettre en procession.



Le parcours des processions à Lourdes ne varie guère, et cependant elles sont toujours suivies d'une foule considérable. M. Drogou la présidait. En sortant de la basilique, la tête du cortège tourne à gauche et descend dans la plaine par la route ordinaire : à cause du temps peu sûr dans ce moment, la belle croix de Landivisiau seule doit sortir, les bannières restent à l'abri. Après le sermon que l'on venait d'entendre, le choix du cantique était indiqué ; de tous les cœurs s'échappe, l'*Ave*, l'*Ave Maria*... que l'on chantera pendant une partie notable de la procession. Les longues files des pèlerins enlacent le rond-point au milieu duquel se dresse la grande croix : tout le monde s'arrête, M. l'abbé Kersimon, recteur de Saint-Méen et directeur du chant, entonne d'une voix forte et émue le *Credo*. Comment ne point partager son émotion ? Le *Credo*, résumé magnifique de notre foi, trésor de l'Eglise confié à la garde des pontifes infailibles, héritage à jamais intact, le *Credo* est le chant du chrétien, qui reconnaît et confesse son Dieu, du pécheur qui bénit l'inépuisable et merveilleuse clémence de son Créateur apaisé, de l'exilé enfin qui aspire à une vie meilleure, à sa vraie patrie, et voit par quels sentiers il peut y arriver. Le *Credo* ! nos dogmes ne sont plus attaqués de front, ou s'ils le sont parfois, le peuple n'y prend aucun intérêt, et la lutte cesse vite : mais des attaques plus habilement conduites et mieux appropriées à notre temps se répètent chaque jour. Ce n'est plus tel ou tel point de doc-

trine qu'il faut supprimer, ce n'est point telle ou telle pierre angulaire, — et en cela elles sont toutes angulaires, — qu'il s'agit d'arracher à cet édifice qui ne subsiste qu'à la condition de rester complet, c'est l'introduction même de cette foi qu'il faut empêcher dans le cœur des enfants. Quand on est arrivé à l'âge d'homme on garde la foi de son baptême malgré les misères, les faiblesses, les égarements ou entraînements d'une nature déchue, mais cette foi, à l'heure marquée, devient ou une lumière qui éclaire comme un phare dans une nuit sombre, et montre la route du port, ou une source de remords poignants qui ne laissent ni trêve ni merci jusqu'au retour complet. Le *Credo* ! Quelle belle et sainte chose ! seuls les catholiques le reçoivent inaltéré, seuls aussi ils ont l'obligation étroite de le communiquer. Les seize cent vingt-cinq pèlerins qui entouraient la croix comme une chaîne de cœurs d'or, et la paraient ainsi par leur seule présence, ont tous la foi, ils l'ont dans une grande et large mesure ; mais combien autour d'eux ne l'ont pas au même degré ? Combien sont exposés à la perdre ? Combien d'enfants pourraient grandir sans jamais en entendre parler, sans jamais chanter le beau *Credo*, sans jamais en comprendre les sublimes grandeurs et les divines richesses ? Pour des pèlerins qui ont à Lourdes chanté le *Credo*, que de devoirs difficiles, multiples, impérieux !

Le *Credo* achevé, la procession se remet en marche et vient devant la Grotte, où M. le directeur spirituel du pèlerinage fait réciter une courte prière : on se sépare, il est 5 heures et demie.



Dans cette procession, comme dans toutes celles qui se feront ensuite, nous avons vu avec une indicible joie trois de nos miraculées des années dernières prendre place dans nos rangs, porter les bannières de leur paroisse et montrer

à tous leur robuste santé. Nous avons dit le mot « miraculées » : nous n'oserions l'employer dans un rapport officiel pour toutes les guérisons de cette année, parce que la sanction du temps y manque, mais comment chercher un détour pour déguiser sa pensée, quand il s'agit de cette jeune fille de Landivisiau, que tout le monde avait vue malade longtemps, traînée péniblement à la piscine, et sortie de ces eaux merveilleuses guérie ? Ce n'est point l'action de l'eau froide sur des membres impuissants et débilités, ni sur des nerfs rebelles, c'est l'effet d'une grâce de choix, et cet effet demeure : cette jeune fille a désormais toutes les apparences de la santé. Elle n'est plus portée par ses compagnes, à son tour elle porte les autres malades.

Auprès de cette miraculée de Landivisiau nous voyons une femme grande, droite, robuste : elle porte la coiffe de Plougastel-Daoulas. Elle a été guérie l'an dernier, elle vient cette année-ci en actions de grâces à la Grotte. Nous nous rappelons l'avoir vue se traîner à la sainte table ; nous-même, aidé d'un autre pèlerin, nous l'avons soutenue : courbée en deux depuis 19 ans, Catherine Bodénès a souffert tout ce qu'on peut souffrir : elle était partie guérie, elle revient guérie, personne ne croirait qu'elle a été aussi longtemps malade à ce point. On lui parle de la grâce qu'elle a reçue, et elle répond avec le calme et la douceur des belles âmes qui sont restées simples et droites.

Enfin, M. le recteur du Folgoat avait tenu à accompagner sa nièce, également guérie l'année dernière. Nous avons donné la lettre de M. le recteur de Guimiliau ; résu-
mons-la : Hélène Messenger, âgée de 30 ans, n'avait point marché depuis 10 ans ; personne ne croyait qu'elle pût supporter les fatigues du voyage, aussi le Comité de Quimper l'avait acceptée et inscrite avec difficulté, après l'avoir déjà une fois ajournée. Le trajet de Landerneau à Lourdes fut extrêmement pénible ; elle ne prit rien, absolument

rien en route. Le mercredi matin, à 8 heures, on la descend dans la piscine, il lui semble qu'un poids énorme lui est enlevé de l'estomac, elle s'écrie : Je suis guérie ! Elle l'était en effet. Elle sort, elle veut marcher, mais cette fois ce n'est plus elle qui s'arrête, c'est sa mère qui la fait asseoir pour attendre qu'on soit allé bien vite chercher en ville des chaussons ou des souliers, car elle est nu-pieds. Est-ce une grâce complète, radicale, miraculeuse ?

Hélène a conservé au visage les traces des brûlures qu'elle s'est faites dans son enfance ; la Sainte-Vierge aurait pu les faire disparaître : elles sont restées. La miraculée avait demandé l'usage de ses membres, l'usage de ses membres lui a été rendu : quant à la beauté extérieure, elle ne l'a point jugée digne d'une prière, elle a bien fait.

La présence de ces trois favorisées de la Sainte-Vierge rendait nos processions plus belles et nos prières plus ferventes. Un autre spectacle ajoutait encore à l'ardeur de nos supplications : on avait eu la bonne et délicate pensée de mettre dans de petites voitures à bras nos chers malades : des brancardiers de bonne volonté s'étaient attelés, et les conduisaient au milieu de nos rangs. C'est une innovation des plus heureuses : jusqu'à présent les infirmes devaient ou rester à l'hôpital, ou ne point quitter la Grotte une fois qu'on les y avait transportés ; désormais ils peuvent suivre, sans presque en manquer aucun, tous les exercices du pèlerinage, ce qui est pour eux une grande consolation ; leur présence au milieu de nous est une invite continuelle à les recommander à la miséricorde et aux tendresses de Marie. Ici, c'est une sœur blanche dont la santé a donné des inquiétudes, il lui est resté une assez grande faiblesse ; son air doux et toujours souriant attire l'attention et fait prier pour son complet rétablissement ; là, c'est un prêtre frappé de douleurs subites et cruelles, il ne peut marcher et n'aspire qu'à descendre dans la piscine : plus

loin, on voit une dame étendue sur un cadre, rien n'y manque, c'est une malade riche, — la souffrance n'épargne personne ; — à côté, une simple paysanne porte les traces de longues douleurs : mon Dieu, sur qui vont se porter vos miséricordes ? Tous, et ils sont nombreux, tous sont ainsi entraînés dans nos rangs, même aux processions du soir, et alors leur main affaiblie tient un cierge allumé, pour témoigner de leur foi et de leurs espérances. Cette nouvelle organisation exigeait un matériel considérable, la charité publique y a pourvu ; mais elle demandait surtout des hommes de cœur aux bras vigoureux, contents de se prêter à la mission pénible mais bien consolante de Brancardiers.

Dans le compte-rendu de l'année dernière, nous en avons dit un mot, l'œuvre était à ses débuts, on pouvait bien augurer d'elle, mais elle commençait ; aujourd'hui elle a fait ses preuves, c'est-à-dire des merveilles de charité et de dévouement absolu, désintéressé.

Cette année encore nous les avons vus à l'œuvre ; et même, devons-nous l'avouer à notre confusion, nous avons eu avec eux, à la gare en arrivant, une légère contestation, toute de charité. Huit ou dix de ces hommes admirables attendaient le train de Quimper pour prendre nos malades et se mettre immédiatement à leur entière disposition. Nous pensions qu'ils se contenteraient de les porter dans les omnibus que nous avions loués pour cela, et qui stationnaient à la sortie.

Ils voulurent à tout prix mettre nos infirmes dans leurs petites voitures à bras et les traîner ainsi à travers toute la ville jusqu'à l'hôpital le plus rapproché de la Grotte. Craignant d'abuser de leur bonne volonté et d'épuiser leurs forces, nous résistâmes quelque temps ; il ne nous paraissait pas raisonnable d'accepter un service aussi pénible quand nous avions toute facilité d'avoir des chevaux. Il fallut céder devant leur obstination charitable ; un instant

après ils paraissent heureux et triomphants, la charité l'emportait, et ils entraînaient nos malades gaiement.

Il y a ici un contraste qui étonne d'abord et s'explique bientôt. Les Brancardiers titulaires attachés à Lourdes sont tous des hommes arrivés à la maturité de la vie, appartenant aux meilleures familles de France, et apportant dans leurs relations le calme, la distinction et le dévouement qu'on peut attendre d'eux. Mais leur nombre par la force même des choses est assez restreint, à moins qu'ils ne soient tous réunis, ce qui est assez rare en dehors de l'époque du pèlerinage de Paris. Ils ont besoin de s'entourer de membres auxiliaires : ils les choisissent dans les pèlerins jeunes qui, volontiers, se prêtent à ces pieuses corvées, et prennent les bretelles de cuir aux initiales de Notre-Dame de Lourdes. Parfois même des adolescents, heureux de rendre à Lourdes quelques services aux malades de la Grotte, viennent offrir leurs bras et leur bonne volonté : c'est pour eux comme une sorte de consécration de leurs forces à Dieu et à Marie, et une manière excellente de prendre rang désormais, et ouvertement, dans l'armée des chrétiens. Cette œuvre de miséricorde, à l'aurore de leur vie, leur sera comptée : il y a là pour eux une bénédiction spéciale ; l'avenir dira le reste. Ils semblent le pressentir ; aussi comme ils s'attèlent gaiement, bruyamment même aux voitures dans lesquelles on va déposer un malade. Il faut voir avec quelle attention, avec quel respect, avec quelle sollicitude chrétienne ces auxiliaires d'un jour le conduisent à la Grotte ou aux piscines, le ramènent à l'hôpital ou l'accompagnent aux processions pendant des heures entières. Mais quand on a fait son devoir, bien prié, bu plusieurs verres d'eau avec dévotion, et usé ses forces au service des infirmes, on se retrouve plusieurs ensemble, on rit, on cause, on s'amuse ; qui sait ? peut-être même se voit-on l'un l'autre, comme de véritables enfants :

n'est-on pas sous les yeux de sa bonne mère du Ciel : ces innocentes récréations ne déplaisent point aux pèlerins plus graves : un pèlerinage n'est point un voyage triste, ennuyeux, où l'on doive toujours pleurer, s'attrister soi-même et attrister les autres. Un pèlerinage est un déplacement qui entraîne de la fatigue, des privations, des pénitences : la plus grande partie du temps est employée à la prière et aux œuvres de miséricorde, mais ensuite il n'est point défendu de prendre quelque repos et un peu de distraction près de Marie : Dieu merci, nos Bretons ne s'y trompent pas, ils savent que la vraie piété n'est ni triste ni ennuyeuse ; aussi, dans les arrêts aux stations, — surtout au retour, — comme à Lourdes, quand ils ont satisfait longuement à leurs devoirs de pèlerins, il se retrouvent joyeux et contents : le bonheur est dans les yeux, le rire sur les lèvres, et les propos, pleins de retenue, n'en sont que plus gais. Nous sommes heureux de constater cette joie générale et cette cordialité inappréciable : personne n'aurait un instant la pensée de trouver étranges et de blâmer ces jeunes Brancardiers auxiliaires quand ils se livrent aux ébats de leur âge, ou quand, un malade monté jusqu'à la Basilique, ils se mettent à leur tour dans la voiture, tiennent en main pour se guider le timon, et se laissent aller à fond de train jusqu'au bas de la rampe. Plus d'un pèlerin en les voyant passer dit qu'ils vont comme des fous, et regrette de n'en pouvoir plus faire autant.



A 7 heures 1/2, les pèlerins de Quimper, de la Réole, de Bazas et de Milhau étaient réunis à la Grotte pour la procession aux flambeaux. Le directeur du pèlerinage de la Réole fait les adieux au nom de tous ceux qui l'ont accompagné, et indique l'ordre de la procession ; les Bretons en tête, puis les Aveyronnais, et enfin les Bordelais, qui auront le regret de de partir avant la fin pour se rendre à la gare.

Nous ne referons pas la description d'une procession aux flambeaux à Lourdes, c'est tout ce qu'on peut imaginer de plus beau, de plus céleste, de plus touchant : voir ces milliers et milliers de lumières suivre les contours de ces splendides allées, entendre ces voix qui s'harmonisent dans un même chant, se dire que tout ces cœurs battent à l'unisson et qu'il y a entre eux des liens plus forts que la mort : voilà nos processions du soir, dans leur simplicité et leur grandeur, dans leur réalité et leur poésie. On passe devant la croix, et on vient chanter le *Credo* autour de la statue de Marie. C'est parfait ! A la procession du jour nous l'avions chanté près de la croix, car en la croix se résume l'objet de notre foi, et la croix est le sceau de toute vraie croyance. Mais qui donc gardera en nous intacte et inviolable cette foi aujourd'hui si attaquée ? il n'y a que vous, ô Vierge-Immaculée, et, en vous faisant hommage de notre foi, nous vous supplions de nous la conserver comme un trésor d'un prix incomparable.

A ces mots : *et incarnatus est de Spiritu Sancto ex Maria Virgine, et Homo factus est*, les genoux se plient, les têtes s'humilient dans la poussière, et les cierges, symbolisant les clartés vacillantes de l'esprit humain, s'inclinent aussi. C'était bien le jour de chanter deux fois le *Credo* : le matin, à l'évangile de la messe des quatre-temps, nous avons lu l'histoire de la guérison de l'enfant muet. Les disciples n'avaient pu chasser l'esprit mauvais qui le torturait, et le divin Maître les en avait repris durement. Le père désolé en appelle à la bonté et à la puissance de Notre-Seigneur qui, pris de compassion en voyant l'enfant en proie à toutes les fureurs du démon, le guérit, mais seulement après que le père lui eût dit : *Credo, je crois, mais augmentez encore ma foi, sed adjuva incredulitatem meam*. Un acte de foi, c'est ce que Dieu demande avant tout pour laisser éclater sa puissance et sa bonté : dans un acte de foi sincère, il y a

comme confondus le sentiment de l'infinie supériorité de Dieu sur nous, la conviction de notre impuissance absolue, et la pleine confiance dans une divine bonté qui peut tout et ne veut que le bien de la dernière des créatures.

Les apôtres n'avaient point seulement manqué de foi devant ce miracle si au-dessus de leurs moyens et des autres prodiges qu'il leur était donné de produire, ils avaient oublié que les plus éclatantes manifestations ne s'obtiennent que par le jeûne et la prière, *nisi in oratione et jejuniis* ; quel enseignement donné par la Providence à nos pèlerins dès le matin de la première journée à Lourdes ! Ils l'avaient déjà compris en se soumettant, avec cette soumission qui s'ignore, tant elle est naturelle, aux prescriptions de l'Eglise pour les quatre-temps. On pouvait craindre qu'il n'y eût là, pour plusieurs, lieu à quelques difficultés et à de petites plaintes. Ceux qui, un moment avaient pu s'arrêter à cette pensée ont vu qu'il n'en était rien : le pèlerin est éminemment pénitent, et pour lui se soumettre aux prescriptions ordinaires de l'Eglise n'est rien. Du reste, en plaçant le pèlerinage cette semaine, les organisateurs avaient surtout voulu éviter l'encombrement des semaines qui précédaient ou suivaient la nôtre. La perspective des quatre-temps pouvait arrêter d'autres pèlerins, nous savions que les nôtres s'accommoderaient de tout, et trouveraient une large compensation très appréciée dans l'éloignement de foules qui gênent toujours bien un peu.



Le *Credo* terminé, Monsieur le directeur du chant entonne trois invocations à Jésus et à Marie, et la foule répond : c'est comme une sorte de bonsoir, de prise de congé des pèlerins adressée à l'Immaculée-Conception et à son divin Fils avant de se retirer ; puis il fallut satisfaire à un usage touchant : M. Kersimon fit les acclamations ordi-

naires à Dieu, à sa sainte Mère, Notre-Dame de Lourdes, au Pontife suprême Léon XIII, au pasteur vénéré de nos âmes, Monseigneur de Quimper, et enfin à la France, à notre belle et chère France ?



Jedi, le soleil se leva splendide ; il semblait vouloir faire oublier ses inégalités de la veille, la journée fut en effet magnifique. Vers 5 heures les abords de la Grotte sont gardés par nos pèlerins : une messe à la Grotte, une communion à la Grotte ce sont des faveurs justement appréciées, et personne ne voudrait y manquer. MM. Arhan et Bizien disent la messe pendant que l'on distribue Notre-Seigneur à cette foule avide de recevoir son Dieu, et recueillie comme on l'est dans un pareil moment et dans un pareil lieu. Chacun avant de se présenter à la table sainte levait une dernière fois les yeux sur la statue de Marie, et lui disait dans son cœur : ô Vierge Immaculée, il a fallu que vous fussiez Immaculée pour devenir mère de Dieu, lui servir d'abri, de tabernacle vivant pendant de longs mois, et nous, que sommes-nous pour avoir ce même Dieu si grand et si pur, un moment, dans nos cœurs si étroits, et hier encore si souillés ! Ce regard sur Marie donnait de la confiance ; elle paraissait du haut du rocher, où dix-huit fois elle se montra, nous donner de l'assurance, une bénédiction spéciale, une dernière et meilleure préparation avant le grand moment.

De retour à sa place, on se recueille, on prie, on chante ; le chant est une prière ; par lui l'âme exhale les sentiments qu'elle ne peut seule ni contenir ni exprimer. Que de demandes faites directement à Notre-Dame de Lourdes, que de conversions réclamées, que de retours audacieusement exigés, que de promesses faites et renouvelées, que d'avenir fixés immuablement ! Aucune de ces grâces n'est refusée : les retours viendront à leur heure, les

serments sont acceptés, ratifiés, et Jésus sourit à ces déterminations qu'il inspire et bénit.

Pour répandre ses grâces et attirer à lui ceux qu'il est venu appeler, Notre-Seigneur n'attend pas toujours longtemps. Les coups de sa grâce, pour n'être point immédiatement connus de tous, n'en sont pas moins éclatants ; ils donnent de l'espoir quand sa Providence daigne nous faire attendre pour mériter davantage. Parfois, cependant, ces prières qui semblent n'avoir dans le moment aucun effet vont chercher au loin, très-loin des âmes d'élite qui reviennent à Dieu avec une spontanéité et une générosité que rien n'arrête.

Nous ne serons point indiscret en racontant ici ce que déjà bon nombre de pèlerins ont appris à Lourdes même. Plusieurs parmi nous avaient remarqué dans la seconde chapelle à droite, toujours religieusement incliné, et tenant son chapelet à la main, un grand et beau jeune homme de 25 ans environ. Il paraissait assister volontiers et de préférence à nos réunions ; nous ne le connaissions pas, mais il y avait en lui quelque chose qui attirait. Ce jeune homme, né en Russie d'une famille riche et noble, est le comte de Berg. Ses parents, schismatiques, l'ont élevé dans leur religion : ses études terminées, il se mit à voyager en Europe ; rien ne pouvait satisfaire son cœur, ni remplir le vide qu'il y sentait. Le moment de la grâce approchait. Il y a quelques semaines, se trouvant sur les bords du lac de Genève, en Suisse, il tombe malade ; comme saint Ignace de Loyola, il demande des livres pour se distraire. Son correspondant de Paris lui en expédie une caisse, dans laquelle, avec toutes sortes de publications, il met les deux beaux livres de M. Henri Lasserre, *Notre-Dame de Lourdes* et les *Épisodes de Lourdes*.

Le comte de Berg tombe précisément sur ces deux ouvrages ; le titre le séduit, il a tant entendu parler de

Lourdes ! il les lit avec attention ; la lumière se fait dans son esprit, son cœur est touché ; il se dit que là seulement où se font de si grands miracles se trouve la vérité, qu'il est de son devoir de s'en assurer, et qu'après tout il est juste de se sacrifier pour rentrer dans l'Eglise catholique, si elle est la vraie. A peine remis, il part pour Chagny (Saône-et-Loire), il veut voir le vénérable curé, M. de Musy, dont la guérison merveilleuse a été si bien racontée dans « *Les Épisodes de Lourdes* ». Il se dit que le prêtre qui a été l'objet d'une si spéciale faveur doit être celui qui est destiné à l'instruire et à l'éclairer. Il se présente au presbytère de Chagny ; son accent inconnu et peut-être l'étrangeté de sa démarche indisposent contre lui la servante, qui l'éconduit rapidement en lui disant que....
du reste, M. le Curé était à Lourdes !

Une âme moins travaillée par la grâce aurait cru en avoir assez fait, et se serait décidée à remettre cette grande affaire à plus tard : M. le comte de Berg part le soir même pour Lourdes. En descendant du train, il se fait annoncer à M. de Musy. Que s'est-il passé entre cet excellent prêtre et ce jeune homme ? Dieu seul le sait ; mais ce que nous savons, c'est que depuis cette première rencontre, chaque jour et deux fois par jour, on voit le comte de Berg se rendre chez M. de Musy, où il récite sa leçon de catéchisme, écoute attentivement les explications du maître et se prépare au baptême. Le jour en est fixé : l'abjuration et le renouvellement du baptême sous-condition ont dû avoir lieu dans la Grotte, le jour de la fête de l'apôtre saint Mathieu. M. Henri Lasserre avait avec joie accepté d'être parrain.

Où s'arrêteront de si beaux débuts ? A quel apostolat est appelé notre nouveau frère en Jésus-Christ ? Quels sont sur lui les desseins de Dieu et de Notre-Dame de Lourdes ?

Ces retours si consolants sont de tous les jours à Lourdes, et lorsqu'ils se produisent, le pèlerinage a bien mieux

atteint son but que par une guérison merveilleuse obtenue. Ces prodiges éclatants, qui saisissent parce qu'ils frappent nos sens, sont un moyen de conversion, mais ils ne sont qu'un moyen dont Dieu se sert parfois préférablement à tout autre. Ce que sa volonté sainte poursuit en tout et partout, c'est le salut de l'homme, et pour ses élus sa bonté n'épargne rien : les guérisons ou améliorations accordées se comptent, incalculables sont les conversions.



Dès 9 heures, les Bretons entourent les piscines, et cependant leur tour n'est point venu. M. le curé de Milhau est en chaire ; il prie, les bras en croix, et fait prier avec ardeur : de temps en temps il dit quelques paroles qui soutiennent le courage de ses pèlerins, et les portent à une immense confiance. C'est le chapelet que l'on récite sans jamais se lasser. Chaque dizaine est terminée par un chant, une invocation, un cri du cœur ; nos pèlerins joignent leurs prières aux supplications des Aveyronnais ; nous serions si heureux de voir leur constance récompensée par quelque beau miracle ! Dans le cœur des chrétiens il n'y a place que pour la charité ; les joies de nos frères eussent été les nôtres, et nous aurions bien volontiers chanté avec eux le *Magnificat* de la reconnaissance : Dieu en disposa autrement.

A 10 heures, ce fut à nous de prendre la direction des prières pour nos malades. Le pèlerinage breton était au grand complet ; tous tenaient à être là au moment des solennelles prières, des supplications publiques, officielles, en faveur de nos infirmes : déjà pour la plupart il s'étaient présentés aux piscines, mais isolément, et presque à l'insu de tous. Nous voudrions pouvoir retracer ici, en traits rapides et cependant complets, ce que nous avons vu et entendu pendant une heure et demie. Que l'on s'imagine un carré long, sur les deux côtés duquel sont élevées des cons-

tructions provisoires en planches, recouvertes de toiles peintes : ce sont les piscines ; deux sont réservées pour les hommes, et deux autres pour les femmes : l'installation intérieure laisse bien un peu à désirer, l'eau n'est point assez souvent renouvelée, et le linge frais manque parfois, mais nos malades, tout entiers à la grâce qu'ils implorent, triomphent sans peine de ces répugnances de la nature ; ils ne voudraient point manquer de générosité ni d'esprit de sacrifice au moment où ils appellent de tout leur cœur sur eux les miséricordes de Dieu. Au reste, ils le voient bien, on fait ce qui est humainement possible pour leur éviter ces petits ennuis ; ils sortent tous pénétrés de reconnaissance pour les bontés des Hospitaliers et Hospitalières qui, par pure charité, les ont aidés et leur ont rendu, avec une délicatesse exquise, les services que réclamaient leurs infirmités.

Les malades attendent leur tour assis au milieu de nous sur un banc ; les deux autres côtés du rectangle, dont nous parlons plus haut, sont occupés l'un par les pèlerins, l'autre par les prêtres. On prie, c'est encore le chapelet que l'on récite. La Vierge Immaculée en le tenant au bras à Lourdes et en l'égrenant dans ses doigts, n'a-t-elle point voulu nous marquer la prière qu'elle demande, qu'elle préfère, qu'elle exaucera le mieux ? Le Pape lui-même, cette voix la plus autorisée du monde puisqu'elle a la mission authentique de nous communiquer les ordres et jusqu'aux moindres désirs de Dieu, le Pape lui-même ne vient-il pas pour la seconde fois de recommander la récitation du Rosaire pendant le mois d'octobre ? C'est donc la prière à faire. Un prêtre commence ; à la fin de chaque dizaine, on tombe à genoux, on baise la terre, on chante le *Parce Domine* ! tout cela se fait simplement ; chacun sent si bien que sa prière ne peut être écoutée que si elle part de son cœur bien humilié. Et comment ne point sentir son néant, son impuis-

sance ? On demande, car on sait bien que l'on ne peut rien ; on demande avec émotion et ferveur, la vue de tant de douleurs réunies sous nos yeux fendrait un cœur de pierre. Que les hommes, avec leurs réelles conquêtes de la science paraissent là près de la piscine, petits et impuissants ! ils peuvent apporter parfois certains adoucissements à ces infirmes que nous avons conduits, mais, pour la plupart, ces chers malades ont été abandonnés après des essais nombreux et infructueux. Et cependant on le sait, on l'a vu et on le verra encore tant qu'il plaira à Dieu, des malades, atteints d'infirmités déclarées inguérissables, sont entrés derrière ces toiles ; ils sont descendus dans ces eaux que des analyses répétées ont déclarées naturelles ; ils y ont senti, non pas tous, — mais plusieurs, beaucoup même, — des douleurs plus vives encore, immédiatement suivies d'une guérison commencée ou même radicale. On les a vus sortir le front joyeux, la tête droite, les yeux baignés des larmes de la reconnaissance ; il n'était pas nécessaire de leur demander s'ils étaient guéris ; on le voyait, on le sentait, on acclamait Marie, on se pressait autour du miraculé, et la foule, qui justement raisonne avec son cœur et sa foi, avait ces frémissements violents et doux qui demeurent quand une fois on les a ressentis.

Tous ces souvenirs se représentaient à notre esprit, quand M. l'abbé Menguy, vicaire à Plouguerneau, accepte de dire en breton quelques-unes de ces paroles qui vont au cœur. Monté sur un fauteuil en bois, que deux prêtres soutiennent et consolident, l'orateur se livre aux mouvements de son âme ardente. Ce n'est point le lieu des thèses à preuves régulières et étagées, ni des longs sermons étudiés, M. Menguy l'a bien compris ; dès les premiers mots, il est dans son sujet, c'est à la puissance de la meilleure des mères qu'il fait appel, c'est à son cœur, le plus doux, le meilleur, le plus compatissant des cœurs qu'on doit frapper : les

motifs de confiance ne manquent point ; déjà Marie a beaucoup fait pour les Bretons, mais que de guérisons encore à obtenir ! O Mère, ayez pitié de ces malheureux ! *truez, truez !*... Nous étions placé en face de l'auditoire, et à mesure que cette parole chaude et vibrante remuait les cœurs, l'émotion gagnait tout le monde et se traduisait par des larmes que l'on ne cachait pas.

Le sermon fini, les prières recommencent avec le chant du *Parce*, les prostrations et les baisements de terre. Les malades se succèdent dans les piscines ; ils se présentent à nous comme des clients qui se recommandent à notre ferveur, ils disparaissent, et bientôt reviennent avec les mêmes infirmités ! Que la volonté de Dieu soit faite ! Cependant les chants de la supplication furent un moment suspendus : M. Kersimon crut devoir annoncer qu'une grâce considérable avait été accordée à une jeune fille de Quimper, et il entonna le *Magnificat* ! Le *Magnificat* près des piscines, devant des souffrances sans espoir humain, dans un moment où Dieu semble ne vouloir accorder à tant de malheureux d'autre grâce que la résignation, quelle chose en apparence étrange ! au fond, rien n'est plus raisonnable, plus juste, plus chrétien. Nous remercions Dieu et sa sainte Mère de la grâce accordée, c'est un devoir ; les malades sont conviés à se joindre à nous ; ils le font volontiers, se réjouissent du bonheur arrivé à l'un d'eux, et acceptent sans murmure la prolongation, — même jusqu'à la fin, — de leurs souffrances.

A la Grotte, où se rendaient nos infirmes après le bain, les prières n'avaient point cessé : M. Pouliquen, recteur de Plomelin, récitait le chapelet et répétait les invocations ordinaires.



A 2 heures, la procession se forma sur la route, près du perron de la basilique. Cette fois toutes les bannières et la

belle Vierge venue de Brest sortirent portées par les différents groupes des pèlerins qui s'en étaient chargés. Les pèlerins gravirent la montagne par une rampe très forte et arrivèrent au Calvaire ; le temps était magnifique, presque trop chaud, cette ascension pénible fut méritoire.

C'est notre procession annuelle de pénitence : peu de pèlerinages osent l'entreprendre : les Bretons n'y manquent jamais. M. l'abbé Terrom, vicaire à Saint-Martin de Brest, debout au pied de la croix qui couronne le Calvaire, prêcha sur les douleurs de Marie. Nous avons eu le regret de ne pouvoir l'entendre, mais nous avons appris de tous les côtés que son instruction, belle et complète, avait fait le plus grand bien.



Au moment, où la procession tournait à droite, et montait la première rampe de la montagne, nous rentrâmes à l'église pour faire placer à l'endroit qui lui était réservé, depuis deux ans, notre bel *ex-voto*. Nous devons ici un aveu aux pèlerins de l'année dernière. Ils ont vu porter dans le cortège, non le bas-relief définitif, mais un simple moulage bronzé : peu de personnes s'en étaient aperçues ; nous-même nous n'avions pas cru devoir ébruiter le retard regrettable qui s'était produit au dernier moment. En coulant la fonte, une fissure s'était déclarée qui rendait inacceptable l'œuvre si belle de M. Vallet, de Nantes. C'était trop tard pour recommencer une seconde épreuve ; ordre fut donné par télégraphe de tenir prête pour notre passage à Nantes, et parfaitement bronzée, une reproduction en plâtre.

Mais les pèlerins avaient promis du vrai bronze à la Sainte-Vierge, en témoignage de reconnaissance pour sa protection évidente à Champ-Saint-Père (Vendée). Le plâtre reçut tous les honneurs du bronze, mais il fut rapporté à Quimper, et on confia à une autre maison de Paris le soin

de couler un nouveau bronze. Cette fois le succès fut complet : le bas-relief, admirablement réussi a été exposé à Quimper, où tout le monde a pu le voir dans la vitrine d'un magasin, Quai du Stéir.

Il est placé dans la basilique, au-dessus du bénitier, à droite, près de la grande porte. On l'a scellé au mur, de manière à ce que toute la lumière qui vient de côté tombe dessus et l'avantage encore un peu plus, si c'est possible. Notre *ex-voto* fait le pendant d'un magnifique cartouche en bronze doré aux armes de Louvain, offert ces jours-ci par le pèlerinage Belge. Tous les deux sont très-entourés et admirés.



La procession n'étant point encore revenue, nous profitons du temps dont nous pouvons disposer pour nous rendre bien compte des immenses travaux entrepris pour la construction de la nouvelle église du Rosaire. Une église plus spacieuse que la basilique était depuis longtemps désirée ; chaque pèlerinage un peu nombreux se lamentait de n'y point trouver place et comme plusieurs s'y rencontraient souvent à la fois et devaient s'y succéder, il s'en suivait pour tous des ennuis et des misères qu'il fallait une grande charité pour supporter sans trop se plaindre ; on était venu à Lourdes pour prier, mais pour prier tranquille et sans compter avec le temps des autres.

Les révérends Pères Missionnaires, chargés de la Grotte et de la Basilique, l'avaient compris ; des difficultés de plus d'un genre se présentaient, on devait terminer d'importants travaux commencés, utiles et indispensables pour la plupart. On avait décidé de rejeter loin de la Grotte le Gave, des endiguements solides, résistants, avec des parapets sur une longue étendue devenaient nécessaires : une esplanade était à faire, des piscines à élever, des travaux d'appropriation sans nombre à exécuter, un vaste abri pour les

pèlerins à construire et enfin les missionnaires à loger. Mgr Peyramale, de grande et illustre mémoire, ancien curé de Lourdes, et à ce titre si intimement lié aux premières merveilles de la Grotte, avait voulu, sur les indications mêmes de la Sainte-Vierge, que l'on construisit une chapelle. On lui présente un plan, il le trouve mesquin et peu digne de Marie, il le déchire, et en jette, dit-on, les morceaux dans le torrent : et comme on lui demande qui paiera : la Sainte-Vierge ! répond-il. Un plan plus beau, plus riche, plus grand peut-être, fut dressé, accepté, exécuté, c'est la Basilique actuelle ; les pèlerins la contemplent avec admiration, mais ils s'étonnent de la trouver si petite : pour être juste, nous devons dire qu'elle peut contenir 1,200 personnes, mais qu'est-ce que cela, quand les seuls Bretons étaient 1,625 cette année ? Mgr Peyramale n'avait point douté de la générosité des fidèles, mais avant sa mort il dut regretter d'avoir douté de leur docilité à entendre la voix de la Sainte-Vierge, leur demandant de venir en foule en procession à son sanctuaire.

Les travaux urgents terminés, on songea sérieusement à bâtir une église, large, vaste, spacieuse, dont les contours, les lignes et les dispositions s'harmoniseraient avec la Basilique, qu'on a si bien nommée *le Bijou de Marie*. Plusieurs plans ont été proposés, — tous ont un caractère grandiose qui frappe et séduit à première vue. Celui qui a été agréé par les hommes les plus compétents, et qui reçoit son commencement d'exécution dans le moment, se compose pour le gros œuvre principal d'une immense rotonde à chapelles sortantes, sur laquelle doit reposer une coupole d'un très gracieux effet. Cette église, d'un nouveau genre pour nos pays, par sa forme et non par son style qui est gothique, se trouve au bas de la chapelle, que tout le monde connaît : pour lui faire sa place, il a fallu tailler en plein roc, et aujourd'hui, quand on s'arrête sur le degré

supérieur du perron de la Basilique, on voit les flancs de la montagne coupés à pic : autrefois il y avait là une petite esplanade, d'où l'on suivait les processions ; jusqu'au bas on admirait les beaux arbres, les rochers, le chalet des Pères, des sentiers rapides et courts qui conduisaient aux piscines et à la Grotte ; tout cela a disparu, et les deux petites constructions sur lesquelles on lisait « Bureaux » sont comme suspendues sur un abîme, on n'y pénètre plus. La profondeur est considérable, la nouvelle église avec ses murs élevés, sa coupole élancée, surmontée d'une gracieuse lanterne n'arrivera point à l'ancienne esplanade, aujourd'hui en partie démolie : ce qui permet de dégager entièrement la façade de la Basilique dont la grande flèche va se trouver relevée par deux autres moins hautes, et placées plus en avant. Elles serviront de couronnement à droite et à gauche aux deux rampes à pente douce, qui partiront de chaque côté du pied de la nouvelle église ; elles décriront une demi-ellipse supportée par des arcades gothiques à jour de plus en plus élevées et graduées ; elles permettront d'aller en procession de la plaine à la Basilique par cette double et nouvelle voie aérienne. Les pèlerins en la suivant se trouveront au pied du perron actuel, derrière l'Église du Rosaire. Ceux qui voudraient abrégé auront également à droite et à gauche, et tout rapproché de l'église, un escalier coupé par plusieurs paliers. Nous avons vu les plans, et même le modèle en plâtre exécuté à une assez grande échelle ; vraiment l'effet extérieur sera des plus saisissants. A l'intérieur le jour ne peut venir que de deux côtés et de la lanterne, mais il sera très-suffisant, grâce à de grandes croisées et à une magnifique rosace donnant sur la plaine. De nombreux autels, les reproductions des mystères du Rosaire, un choix de pierres et de marbres compléteront l'ornementation. Cette nouvelle église pourra recevoir de 4 à 5,000 pèlerins : les autels seront

assez nombreux pour que tous les prêtres puissent facilement dire la sainte Messe. Il est arrivé souvent que des prêtres ayant attendu bien des heures, et désespérant de pouvoir monter à l'autel, avant midi, se sont mêlés aux simples fidèles pour recevoir la sainte communion.

Lorsque les pèlerinages sont nombreux les prêtres affluent aussi, car, sans cette charité qui les fait se prêter aux fatigues, aux dérangements et aux dépenses de toutes sortes, que de pèlerins qui ne seraient jamais venus à Lourdes, n'osant point se mettre en route sans leur pasteur ou un prêtre de la paroisse ! Ceci n'est pas seulement vrai des Bretons, c'est vrai des pèlerins des autres pays. L'affluence des prêtres est donc considérable ; le frère sacristain nous racontait que l'année dernière, en un seul jour, on a dit aux 40 autels dont disposent les Pères, 1,070 messes, de minuit à midi ; quant aux communions des fidèles, on ne les compte plus depuis longtemps.

Après avoir décrit les beaux travaux de l'église du Rosaire, que nous aimerions à donner aux pèlerins des années précédentes de bonnes nouvelles de l'église paroissiale ! Elle a été commencée par Monseigneur Peyramale. Sa mort est survenue trop tôt, au moment où il allait se mettre en route et quêter dans toutes les villes de France pour son œuvre. Les travaux sont arrêtés ; les murs, sortis de terre à une hauteur d'environ trois mètres, se dégradent ; les belles colonnes monolithes de marbres rares sont protégées par des revêtements en sapin déjà presque pourri. Nous n'avons point qualité pour en rechercher les causes, les autorités compétentes qui font tout pour le mieux, ont dû s'en préoccuper souvent ; qu'il nous soit du moins permis de faire des vœux pour la reprise et l'achèvement de ces grands travaux, dont l'utilité et la convenance ne sont pas contestables !

La procession enfin descendue de la montagne, pénètre dans la Basilique, où M. l'abbé Pouliquen, recteur de Plo-melin, donne la bénédiction du Très-Saint Sacrement ; puis M. Arhan monte en chaire et fait les longues recommandations d'usage ; elles ne sont jamais trop longues, il n'y en a jamais trop et personne n'est oublié ; après chaque nouvelle demande on récite un *Ave Maria*.

Les avis donnés pour le départ du lendemain, on se sépare jusqu'à la procession du soir qui sera la dernière.



Nous n'avons point parlé de toutes les grâces visibles ou marques de protection évidentes que la Sainte-Vierge nous a cette fois encore prodiguées. Il n'est point dans notre caractère d'exagérer les choses, et il est inutile de leur accorder plus d'importance qu'elles n'en comportent. Au surplus nous avons eu la bonne fortune d'assister à ce que nous pourrions appeler le conseil d'enquête sur les prodiges opérés à la Grotte, et nous avons vu avec quelle prudence chrétienne, avec quel tact parfait on doit parler des guérisons obtenues.

Sur la demande du Révérend Père chargé des procès-verbaux des miracles et autres grâces, nos malades guéris se sont présentés successivement devant le médecin de la Grotte, M. le baron Dunot de Saint-Maclou. Le docteur posait les questions qu'il croyait devoir faire, et au besoin examinait celui ou celle qui se disait guéri. Nous ne sommes arrivé qu'à la fin de l'interrogatoire de la femme de Plouguerneau, et à son air attristé on voyait qu'elle ne comprenait pas qu'on pût douter un instant. Assurément jamais docteur n'a été plus convaincu de la puissance de la Sainte-Vierge et des prodiges sans cesse renouvelés à Lourdes, mais il lui faut des preuves évidentes, palpables ; malheureusement il ne pouvait pas, tout certificat de médecin faisant défaut, constater scientifiquement une gué-

risson, et il concluait, sur les dires de la malade guérie et des personnes qui la connaissaient, à une très notable amélioration. N'est-ce point tout ce que nous demandions pour le moment ? Aujourd'hui, après la lecture du rapport de M. Menguy, le doute n'est plus possible.

Quelque temps après, le docteur Cocaïgn, de Saint-Renan, voulut bien accepter de siéger auprès de M. de Saint-Maclou. M. Cocaïgn n'est point suspect ; il est venu avec nous en qualité de pèlerin, tout le monde rend justice à sa science et à ses principes chrétiens. Un Père, avons-nous dit, recueillait les réponses et inscrivait le diagnostic des docteurs avec ce qui pouvait intéresser le fait lui-même.

Après la femme de Plouguerneau, on fit entrer Marie Manchec.

Marie Manchec, née à Saint-Evarzec, est âgée de 48 ans : elle est depuis longtemps fixée à Quimper. Dès l'âge de 9 ans, nous ont dit les Sœurs de l'asile qui ne l'ont jamais perdue de vue, elle boitait beaucoup de la jambe droite, et ne pouvait faire un pas sans béquille. A l'âge de 14 ans, elle fut prise de fièvres intermittentes, qui la firent entrer à l'hôpital, où elle resta 23 mois. Là on constata qu'elle avait une coxalgie. Rentrée dans sa famille, elle fut l'objet de grandes bontés de la part de plusieurs personnes, qui s'intéressèrent à elle et la placèrent comme ouvrière à Saint-Athanase. Elle y est depuis 16 mois. L'an dernier elle est venue à Lourdes sans résultat appréciable. Cette année, elle résolut d'y retourner : l'aller fut extrêmement pénible, elle fut prise vers huit heures du soir, après une journée assez mauvaise, d'une crise de nerfs telle qu'il fallut la retirer du wagon et la mettre dans le fourgon : la crise continua accompagnée de syncopes toute la nuit, et elle ne reposa un peu que le matin vers cinq heures.

Arrivée à Lourdes elle prit quatre bains ; dès le second

elle sentit une assez vive douleur, c'était de bon augure ; elle put marcher sans béquille, mais la jambe étant encore un peu faible, elle descendit deux autres fois dans la piscine, espérant la fortifier ainsi.

Marie Manchec répondit bien aux questions des médecins qui la visitaient dans un cabinet voisin, ils constatèrent cependant la coxalgie avec une amélioration très sensible.

Nos pèlerins n'ont point manqué d'en remercier la Sainte-Vierge ; ils la supplieront d'achever son œuvre.

De retour à Quimper, sur nos instances, Marie Manchec est rentrée pour un moment à l'hôpital, où le médecin de service, M. le docteur Giffo a également constaté la même infirmité que ses confrères.

Il y a donc eu un mieux dans son état, mais ce n'est qu'un mieux : elle boîtit autrefois beaucoup, et ne pouvait faire un pas sans béquille sous peine de tomber ; aujourd'hui elle boîtit sensiblement moins, et marche même longtemps sans béquille, ni fatigue. C'est plus qu'il n'en faut pour remercier la Sainte-Vierge, et c'est assez pour espérer son rétablissement complet l'an prochain.

Peut-être trouvera-t-on que nous sommes bien sévère : c'est possible, mais le plus bel éloge que nous puissions faire de Notre-Dame de Lourdes, c'est de dire d'elle des choses vraies et en tous points exactes.



Après Marie Manchec, on introduisit dans la pièce où nous étions, une jeune fille de Plouégat-Moysan, Françoise Clech, âgée de 28 ans, novice des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny pendant près de deux ans, et renvoyée chez elle pour cause de santé. Depuis plusieurs années elle souffrait d'une tumeur très apparente et très douloureuse au côté ; le médecin de Gourin et un autre de Paris où elle s'était trouvée pendant quelques mois l'avaient abandonnée, déclarant qu'elle ne guérirait pas. Après un premier bain, la tumeur a complètement

disparu, elle n'avait plus de douleurs, plus de crachements de sang noir ; elle ressent un grand bien-être général, et jouit d'un appétit qu'elle avait perdu depuis longtemps. Ici encore les docteurs de Saint-Maclou et Cocaign regrettèrent de n'avoir point sous les yeux les certificats des médecins qui l'avaient soignée ; ils constatèrent cependant comme pour la femme de Plouguerneau une très considérable amélioration.

C'est une leçon pour l'avenir : il faudra désormais que chaque malade se munisse d'une attestation de son médecin, avant de venir à Lourdes.

Le certificat qui manquait à Lourdes nous est parvenu depuis : il est complet, clair et précis.

« Je soussigné, docteur-médecin, domicilié à Plestin-les-Grèves, certifie avoir, en août et septembre 1883, donné mes soins à Mademoiselle Françoise le Clech, âgée de 28 ans, pour dyspepsie flatulente avec vomissements opiniâtres, affection qui remontait à plusieurs années, et avait déterminé un amaigrissement et un état de faiblesse tels qu'elle fut obligée de quitter la communauté : tous les traitements qui avaient été mis en usage n'avaient amené aucune amélioration durable.

« Cette jeune personne qui se présente aujourd'hui à mon examen est entièrement guérie et ne présente aucune trace de sa maladie antérieure. Tous les aliments sont digérés sans difficulté, l'embonpoint est revenu et les vomissements ont complètement disparus.

« En foi de quoi j'ai délivré le présent certificat.

« Plestin-les-Grèves, le 27 septembre 1884.

« D^r REUSSEL. »

Après un témoignage de cette importance rendu à la vérité, nous n'avons rien à ajouter : notre devoir n'est plus que de louer Dieu et de bénir Marie.



Monsieur le vicaire de Loc-Mélard nous communique

sur une guérison ni complète ni radicale, mais bien commencée, le rapport suivant : l'infirmes s'était présenté le premier au bureau des enquêtes, aussi n'avons-nous point connu l'avis de M. de Saint-Maclou.

« Le malade qui vient de laisser son *bâton* d'infirmes à la Grotte de Lourdes se nomme Olivier Beuzit. Il est âgé de 21 ans. Il est né au village Loguellaou, en Loc-Mélard, de parents vertueux, aimés et estimés de toute la population.

« D'un caractère très-doux et très-sympathique, ce jeune homme était l'ami de tous ses camarades d'enfance et d'école. Sa conduite a toujours été irréprochable sous tous les rapports. Sa dévotion envers la Sainte-Vierge n'avait fait que s'accroître avec les souffrances : depuis plus de trois ans, il récitait tous les jours son rosaire.

« Jusqu'à l'âge de quinze ans, il a joui constamment d'une très-bonne santé. A cette époque, vers la fin de la récolte, il sentit un certain malaise général. Il n'y fit pas attention et continua, comme d'ordinaire, à se livrer aux travaux des champs. Mais au bout de six mois de cette indisposition, tout d'un coup il se vit obligé de s'aliter : une paralysie générale mais incomplète des membres venait de se déclarer. Immédiatement, on consulta un médecin du voisinage qui, entre autres médicaments, prescrivit des bains très-fréquents. Durant 5 ou 6 mois il a usé de ces remèdes sans obtenir aucune amélioration. Quelque temps après, sur le conseil de quelques personnes, il vit un médecin de Brest qui, après l'avoir visité, le congédia ne lui laissant aucun espoir. Depuis il a consulté encore et à plusieurs reprises deux autres médecins, dont l'un avait réussi à calmer un peu ses douleurs pendant quelques semaines, l'autre, qui l'a soigné pendant très longtemps, a fini par lui dire, au mois de mars dernier, de ne plus retourner le consulter : il n'y avait pour lui aucun espoir de guérison ; il aurait pu éprouver parfois une certaine amélioration et

diminution de souffrances, mais quant à être guéri, il ne fallait pas y compter. Tout ce qui lui restait à faire désormais, c'était de se résigner à son triste sort...

« Il souffrait continuellement dans quelqu'un de ses membres, et parfois les douleurs étaient si atroces qu'il se roulait par terre, se tordant et criant qu'on le martyrisait. Courbé en deux, il ne pouvait guère faire usage de ses jambes. Appuyé sur un bâton, il allait du lit au foyer et du foyer au lit : c'était sa promenade quotidienne. Si parfois, dans ses moments de répit, il réussissait à franchir le seuil de la porte, il se traînait pendant quelques minutes dans le village, et toujours il rentrait exténué de fatigue. Trois ou quatre fois par an, on le transportait en charrette au bourg pour y faire ses dévotions, et alors c'était toujours des souffrances indicibles. Il y tenait malgré tout, jamais il n'a consenti qu'on lui portât la sainte communion chez lui. — Dans ce triste état, ce pauvre malheureux conservait néanmoins un calme extraordinaire. Au milieu de ses plus fortes crises, jamais ses plaintes n'ont dégénéré en murmures. Ses parents et ses voisins admiraient sa patience et sa résignation.

« Il y a deux ans, il but pour la première fois de l'eau de Lourdes, mais il n'en éprouva aucune amélioration. Cette année, dès que le pèlerinage fut annoncé, il manifesta le désir d'y prendre part... Sa mère donna son consentement... Ce que je demande à la Sainte-Vierge, me dit-elle, c'est qu'au moins il puisse aller à la messe comme les autres ! Avec cela, je serai contente... Dès lors il devint tout radieux et il se prépara par un redoublement de prières à faire le saint pèlerinage. La veille du départ il se fit porter à l'église de la paroisse où il se confessa et communia. Mais il souffrit ce jour là, m'a-t-il dit, comme il n'avait jamais souffert. Le lendemain au soir on le conduisit en voiture jusqu'à la gare de Hanvec. En le voyant

partir, les cœurs étaient émus. « Ah ! quel miracle, disait-on, si celui-là retourné guéri ! » La première nuit du voyage il souffrit beaucoup ; la seconde fut plus calme. Quelques heures avant d'arriver à Lourdes, je lui fis cette question : Que direz-vous à la Sainte-Vierge en arrivant à la Grotte ? « Qu'elle fasse sa volonté à mon égard, » me répondit-il.

« Arrivé à Lourdes, il fut un des premiers à entrer dans la piscine, vers 3 heures du soir, le mardi. Durant le temps qu'il y resta, il ne sut « s'il était mort ou vivant. » Il en sortit avec toutes ses souffrances et ses infirmités. Mais le lendemain matin à son réveil, vers 2 heures, il fut effrayé d'entendre tous ses membres craquer, comme si on les disloquait. Aussitôt il ressentit un bien-être dans tout le corps et s'endormit d'un profond sommeil jusqu'au jour. Alors il se leva, s'habilla sans grande difficulté et se sentit beaucoup mieux. Ce matin-là il demanda de nouveau à entrer dans la piscine, et au sortir de ce second bain, toutes ses douleurs disparurent ; cependant sa marche n'était pas encore très assurée. Il retourna l'après-midi dans la piscine et il se sentit plus solide. Il se mit alors à marcher tout seul sans éprouver aucune fatigue. Le soir, il suivit comme les autres la procession aux flambeaux, et il rentra à l'hospice, gai et dispos, comme si rien n'était. Il dormit très bien jusqu'au lendemain matin. Ce jour-là encore il voulut entrer dans la piscine par deux fois et chaque fois il en sortit les membres plus dispos et plus dégagés. A Lourdes, la marche ne lui a causé aucune fatigue et les souffrances ne se sont pas renouvelées, de même durant le retour, si ce n'est un certain malaise aux reins.

« Depuis, son état de santé est à peu de chose près le même ; sa marche n'est pas encore très facile, et il ressent par moments de légères douleurs dans le bras gauche

et au bas du dos. Il transpire assez vite. L'appétit n'est guère meilleur. Tout ce qu'il mange est un peu de café au lait et de bouillie comme précédemment. Mais enfin il n'est pas moins vrai qu'il continue à marcher sans appui et sans grande fatigue, ce qu'il n'a pu faire depuis six ans. Il fait facilement ses deux kilomètres pour venir au bourg, et il n'a pas manqué une seule fois, depuis, de venir le dimanche à la messe et aux vêpres.

« Un grand nombre de personnes s'étaient rendues au bourg pour assister à son arrivée. Dès qu'on le vit descendre de voiture et marcher tout seul et sans soutien, ce fut un cri d'admiration : « Quel miracle ! » Les larmes coulaient de tous les yeux. Aussitôt il fut entouré par ses parents qui pleuraient en l'embrassant. Tous voulaient lui serrer la main et le toucher. Il se rendit immédiatement à l'église pour rendre grâces à Dieu et à la Sainte-Vierge, et la foule l'y suivit, au son des cloches qui annonçait le retour des pèlerins. Le lendemain, dimanche, bien avant l'heure, la population était au bourg pour le voir passer. L'impression produite est que c'est là une guérison miraculeuse.

« Et cependant est-il complètement guéri ? Non. Il y a une très grande amélioration dans l'état de sa santé : mais le siège de la maladie reste toujours.

« Ce jeune homme est redevenu très gai, et il dit, à qui veut l'entendre, que la Sainte-Vierge de Lourdes l'a guéri et qu'il ira la remercier chez elle l'année prochaine. Espérons que Marie Immaculée achèvera l'œuvre qu'elle a si bien commencée !

« CLAQUIN, *vicaire.* »



Le soir à 7 heures et demie, la procession aux flambeaux se fit aussi belle, aussi splendide que la veille ; les cœurs y étaient tout entiers. Avant le départ, ils y avaient été préparés par une allocution courte mais remarquable de

M. l'abbé Roull. Il est impossible de dire mieux des choses plus vraies, plus émouvantes, plus actuelles.

La procession se termina comme les autres, fort tard ; nous pensions que les pèlerins se seraient tous retirés pour prendre un peu de repos avant la messe du départ, fixée à 4 heures : nous nous étions trompés. Quelques instants après la dispersion de la procession, on entendait à la Grotte des chants réellement harmonieux. C'étaient les jeunes filles de Landivisiau qui, réunies une dernière fois, chantaient les plus beaux cantiques de leur répertoire. A Landivisiau on n'oublie rien, chaque pèlerine avait emporté son cahier et faisait sa partie avec un entrain et une fraîcheur de voix que rien n'avait fatigué. Elles chantèrent deux cantiques, le premier à Marie, le deuxième à Jésus. Nous voudrions citer celui à la Sainte-Vierge en entier ; à notre grand regret, nous ne pouvons, faute de place, donner que le dernier couplet :

Accordez-nous la force et le courage,
Vous que jamais on a priée en vain,
Pour achever notre pèlerinage,
Bénissez-nous de votre douce main.

Et le chœur composé de voix d'hommes et de femmes reprenait le refrain :

Chrétiens, chantons la Vierge immaculée,
A son autel volons tous en ce jour,
Et saluons sa Grotte vénérée :
A notre mère offrons nos chants d'amour !

Plusieurs pèlerins arrêtés avec nous éprouvaient le même bonheur, et volontiers seraient restés là longtemps encore écouter ces beaux cantiques, si bien rendus. L'année prochaine ne pourrait-on pas emprunter à ce répertoire quelques nouveaux chants français, et compléter ainsi nos manuels rajeunis ?



A 4 heures du matin, la Basilique, qui n'avait guère désemploi de toute la nuit, fut brillamment éclairée pour la messe du départ : M. l'abbé Quéré, recteur de Trégunc, la célébra et donna la bénédiction du Saint-Sacrement, après quelques mots d'adieux en breton, dits par M. l'abbé Hamoury, vicaire de Lambézellec. Une voix claire, une diction pure, d'heureuses et touchantes images, l'heure solennelle du départ, tout se réunissait pour disposer les cœurs à bien goûter cette trop brève instruction ; aussi chacun en sortant répétait à Marie comme le prédicateur : *Kenavo ! kenavo !*



Le retour réservait, en particulier au train de Quimper, quelques ennuis : il est vrai qu'à l'aller, il avait été gâté par la Providence : Mgr l'évêque de Luçon, daignant répondre à une humble invitation, avait bien voulu bénir à leur passage les pèlerins de Quimper, avec cette bonté exquise qui lui gagne tous les cœurs. Au retour, dans la gare de Bussac (Charente-Inférieure), nous fûmes, sans l'avoir le moins du monde provoqué, l'objet des derniers outrages de la part d'un convoi de marins, de soldats en congé et de malheureux avinés. Par respect pour la vérité nous devons dire, d'une part, que pas un employé des deux trains qui se croisaient, ou de la gare ne s'interposa (1), et d'autre part qu'un officier supérieur, placé dans le train des insulteurs, montra seul, par son attitude et par ses paroles, toute son

(1) A cette occasion nous entendions autour de nous dire que de semblables faits ne se seraient jamais produits sur le réseau d'Orléans, ou sur celui de l'Ouest. C'est vrai, et nous sommes heureux de rendre ici aux agents de ces deux compagnies l'hommage public de notre reconnaissance. Il y a pu avoir parfois quelques malentendus, de la mauvaise volonté jamais, et nous espérons que, quoi qu'il arrive, les rapports resteront excellents entre ces deux compagnies et le comité.

indignation contre ces misérables. Nous ignorons son nom, mais si jamais ces lignes tombent sous ses yeux, qu'il reçoive nos respects et le tribut de notre reconnaissance.



Nous ne voulons pas rester sous la pénible impression de ce qui n'a été qu'un incident regrettable dans ces jours pleins de bonheur et trop tôt écoulés. Puisse nous, l'an prochain, retourner encore à Lourdes aussi nombreux, pour nous y refaire et nous retremper !

De tous les côtés et depuis longtemps nous entendons formuler des désirs sérieux de voir organiser un pèlerinage uniquement composé d'hommes : assurément rien ne serait plus beau, ni plus consolant. Que ceux qui ont mission de décider ces graves questions, se prononcent, et nous sommes tous prêts à donner à cette touchante manifestation de la vieille foi bretonne notre plus large concours. Elle réussira, si on le veut. En Bretagne il suffit de vouloir.

UN PÈLERIN.

29 septembre, fête de Saint-Michel.

SUPPLÉMENT

Nous recevons, trop tard pour être inséré dans le compte-rendu, le certificat relatif à la guérison de la jeune femme de Plouguerneau (1). Nous ne voulons pas cependant priver les pèlerins de la consolation que nous-même avons éprouvée en le lisant, et nous nous décidons à le faire imprimer en supplément.

« Lannilis, 5 octobre 1884.

« Monsieur,

« Je soussigné, docteur-médecin de la faculté de Paris à Lannilis,

« Certifie donner mes soins, depuis 10 ans, à la nommée Francoise Roudaut, de Plouguerneau. Dans cet intervalle des améliorations notables ont été obtenues (à la longue).

« Mais, depuis plus d'un an, la malade est alitée, et en septembre son état est grave, tellement grave, qu'avant de la laisser partir, je dégage ma responsabilité.

« Telle est la situation au départ.

« Certifie en outre que dans les conditions où se trouvait la malade, le voyage de Lourdes et le traitement accepté par elle (bains dans la piscine) ne devaient être qu'une cause d'aggravation.

« Au retour, certifie avoir constaté une bien grande amélioration naturellement inexplicable.

« Vous recevrez en temps opportun un rapport scientifiquement complet tant de la maladie, avant et après le voyage, que du degré de la guérison qui me paraît se continuer.

« Je vous autorise à publier ces lignes, si vous le jugez à propos.

« Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée.

« SAGOT. »

(1) Voir à la page 6.

Nous ne ferons qu'une seule réflexion : c'est la seconde guérison de cette année hautement reconnue, attestée, certifiée par un médecin. Dieu en soit loué, et sa sainte Mère glorifiée !

